

# Grandeur & Misères d'un cégep

par Guy Brouillet

professeur de philosophie au Collège de Maisonneuve

Commençons par un peu d'histoire. Pour comprendre le présent et orienter l'avenir. Repor-tons-nous au début des années cinquante à l'Univer-sité de Montréal. L'archevêque de cette ville inau-gure, en tenue d'apparat, l'année universitaire. Au cours d'une cérémonie, la Messe du Saint-Esprit, tous les professeurs doivent venir s'agenouiller de-vant lui et prêter le serment antimoderniste de Pie IX, ce serment condamnant les idées nouvelles. Tous n'y sont pas, mais beaucoup viennent et personne ne proteste dans les journaux\* ou ailleurs, sauf dans les conversations privées. Nous sommes en chrétienté.

Je ne rappelle pas cet événement pour ironiser mais simplement pour illustrer le climat de ce qu'on pourrait appeler, considérant où nous en sommes maintenant, notre « préhistoire ». En 1959 Maurice Duplessis décède et avec lui « l'ancien Régime ». L'année suivante le Frère Untel publie ses *Inso-lences*, dénonciation percutante de la faible qualité de notre langue (le joual) et de la pauvreté de notre religion. La Révolution tranquille commence, axée sur deux convictions de base : l'État doit jouer un rôle prépondérant dans l'élaboration d'un Québec moderne ; l'éducation est notre meilleur investisse-ment au plan économique et social, elle est au surplus un droit fondamental de tous les Québécois. Les choses vont aller très vite. On a conscience d'un grand retard à combler, on déborde d'enthousiasme.

\* Sauf la revue *CITÉ LIBRE* où l'on dénonce une unanimité factice.

Le 25 septembre 1967, le Collège de Maison-neuve reçoit ses lettres patentes et remplace l'ancien Collège Sainte-Croix. Rien n'est changé pour ainsi dire. 1968 amorce le virage par l'introduction des premières options professionnelles. Au mois d'oc-tobre 1968, la tornade de mai 1968 atteint notre collège.

Les professeurs, réunis en assemblée générale à l'édifice de la CSN, ont à débattre d'une motion visant à mettre les autorités à la porte et à installer un cégep démocratique, au sens le plus fort du terme. La proposition est battue par une voix, quarante-huit à quarante-sept. Le groupe dissident ne lâche pas et décide, de concert avec les étudiants, l'occupation du cégep. Les autorités, locales et provinciales, sont complètement prises au dépourvu et désorientées. Un compromis intervient pour sauver la session, mais l'atmosphère demeure très chargée. À la session d'hiver, une autre tentative d'occupation. Elle ne dure qu'une nuit. Les occupants, professeurs et étudiants, sont mis à la porte.

Tout se joue avant six ans, disent les psycholo-gues. Certains événements de la petite enfance créent des blocages, des traumatismes qui risquent d'hy-pothéquer l'avenir. Afin de savoir dans quelle me-sure nous sommes encore à la remorque de ces premières années, arrêtons-nous sur cette période. Elle se caractérise par le déferlement des idéologies.

---

## **Le credo de 1968 : Implications actuelles**

---

1968, c'est l'année des slogans. Le plus populaire : « Tout est politique ». Bourdieu et Passeron lancent leurs thèses sur les héritiers et la reproduction sociale par l'école. Personne ne les questionne ni ne les met en doute. Les professeurs se sentent complices, par leur enseignement, de l'injustice de nos sociétés. Les voilà convaincus de la mission politique de l'école. Mettre fin à la culture élitiste et bourgeoise, cesser de fournir à l'industrie une main-d'oeuvre conformiste, viser à l'autogestion afin d'habituer les jeunes à la responsabilité, garder un contact étroit avec l'usine et la ville pour comprendre ce qui s'y passe, tous ces « must », s'ils sont appliqués, créeront une société plus juste et plus humaine.

Cette tendance, bruyante et efficace, aura de nombreux adeptes et gardera une grande influence pendant de nombreuses années. Les dirigeants de la C.E.Q. semblent y croire encore, ceux de la C.S.N. l'utilisent comme tactique dans leur stratégie d'affrontement. Un certain nombre de nos collègues gardent la conviction que l'école est directement levier et moteur du changement social. D'où pour eux une obligation de témoignage auprès des étudiants dans le contenu et la matière de l'enseignement et le devoir de profiter de toutes les occasions, en particulier par l'intermédiaire du syndicat, pour relancer le combat social. Quelques observations à propos de la politisation de l'école.

La première pour souligner la banalité de la formule « tout est politique ». Elle ne veut rien dire. On peut aussi bien affirmer que tout est scientifique, tout est économique, tout peut devenir objet d'art ou de religion. Les domaines d'activité humaine ont leur logique interne et c'est celle-ci qu'il faut d'abord

considérer. On peut ensuite envisager leurs répercussions indirectes. Il est vrai par ailleurs que tout peut être politisé mais ce n'est pas toujours souhaitable. La politique a son domaine propre. Dans la mesure du possible il faut tâcher de l'y maintenir. Il n'est pas désirable que les passions du forum envahissent la salle de cours et tout ce qui concerne directement le champ scolaire. Essentiellement la politique est affaire d'opinions et à cause de cela elle a pour conséquences de diviser les hommes. Quand la partisanerie et le militantisme s'en mêlent, la paix scolaire est gravement compromise. Quand la politique entre à l'école, la vérité en sort.

Il faut dire en second lieu que l'école remplit sa mission politique en tâchant d'être une vraie école. L'école politique échoue sur les deux tableaux, celui de l'école et celui de la politique. Une pédagogie n'est pas progressiste parce qu'elle se donne des objectifs de progrès social ou parce qu'elle remplace le sac d'école par le coffre d'outils. Dans ces questions l'adjectif dévore toujours le substantif. La seule pédagogie progressiste c'est celle qui remplit au mieux les exigences de la pédagogie et non celle qui porte la meilleure étiquette.

Ma troisième remarque voudrait rappeler que l'engagement du professeur ne saurait le dispenser de l'honnêteté intellectuelle. D'autant plus qu'en ces matières, il faut aussi tenir compte du droit de l'étudiant à connaître les divers aspects d'une question. De ce point de vue, il faut remarquer que la critique qui a été faite de nos institutions et de notre société a souvent péché par son radicalisme. À titre d'exemple, on se demandera si la philosophie libérale a été souvent enseignée de manière positive en ces dernières années.

---

## **Ni dominant — ni dominé**

---

Il y a une magie des mots. Voilà bien pourquoi certains s'imaginent que les mots sont les choses, qu'ils changent ou font les choses. Mais les faits sont plus têtus que les mots : la réalité ne se plie pas à la puissance d'incantation du langage. Et cependant, n'allons pas nous imaginer que les mots sont sans influence sur le cours des événements. Les mots agissent sur les mentalités, créent des états d'enthousiasme, de panique, d'hystérie et servent à lancer des modes. Quand la réalité réclame ses droits, on mesure la puissance d'illusion des mots et les dommages dont ils sont responsables.

Le mot répression est un de ces maîtres-mots qui sont nés en 1968 et qui ont eu une longue carrière. Il a contribué à discréditer la notion d'auto-

# Grandeur & Misères

---

rité. Donc, en ce temps-là, une simple réprimande devint une répression atroce et il devint périlleux de donner des ordres. L'autorité devint maudite et l'obéissance faiblesse ou aliénation. Sous l'influence du freudo-marxisme, de l'esprit de mai 1968, du courant anarchiste et libertarien, on lance l'idée qu'il faut abattre l'ancienne société basée sur le rapport dominant-dominé. Toute inégalité, de fonction, de statut, de savoir apparaît, sinon comme une injustice, du moins comme un moyen de s'assurer des privilèges, d'imposer son point de vue et de réprimer les dissidences. Non seulement les patrons deviennent les ennemis naturels de leurs employés, mais tous les rapports sociaux sont contaminés par ce vice de structure, celui du professeur à l'élève, celui de l'homme à la femme, celui du prêtre au laïc, celui du propriétaire au locataire, celui du médecin au malade, etc.

De là naît l'idéologie de la participation. Notion pleine d'ambiguïtés. Peu importe. Il faut consommer de la participation. C'est ainsi que dans mon département, une proposition visant à faire participer les étudiants à la gestion du département, sans aucune distinction de statut, sans délimitation des responsabilités, l'emporte par 21 voix contre quatre. Théoriquement les étudiants n'avaient qu'à venir en nombre suffisant. Ils étaient maîtres du département. L'idéal de la participation multiplie les comités, les réunions, les exigences. On se rend vite compte qu'il y a une aliénation par la participation et l'on décroche en masse. N'importe, un syndicat de mieux en mieux structuré va tirer grand profit de l'opération discrédit de l'autorité. La notion d'ennemis naturels va demeurer, l'autorité gardera mauvaise conscience, une méfiance réciproque va s'installer. Il faut ajouter à cela que les autorités locales risquent toujours, si la situation devient corsée, un désaveu de leurs initiatives par les autorités provinciales.

On s'explique en partie par là le retranchement et l'isolement de l'administration, les seules rencontres possibles devenant celles prévues et gérées par la convention collective. Cet éclairage explique également le refus, par les trois syndicats de la maison, du renouvellement du DSP et le refus par les professeurs de se prononcer sur celui du DG. Il est d'ailleurs assez paradoxal de constater que les professeurs se permettent d'évaluer et de congédier leurs patrons alors qu'eux-mêmes ont réussi à empêcher toute mesure d'évaluation à leur endroit et à se doter d'une grande sécurité d'emploi.

Les syndicats ont reproché à la direction son manque de leadership. Je crois que ce jugement n'est qu'en partie fondé. Là où elle peut agir, la Direction me semble de bonne volonté et efficace. Ce collège est bien organisé et les services fonctionnent bien. L'absence de leadership se fait par ailleurs sentir dans les domaines culturels et pédagogiques. Mais les obstacles au leadership sont également très nombreux. La mentalité défensive du personnel, l'autonomie mesquine des différentes instances, l'indifférence des participants sont capables de décourager les plus enthousiastes. En somme on demande du leadership, mais celui-ci se manifeste-t-il, on dénonce l'ingérence et l'on multiplie les tracasseries. Je citerai l'exemple de la revue Tagore. Le comité de rédaction est mixte. Les professeurs en réclament le contrôle. La revue disparaît à brève échéance.

Je ne suis pas un maniaque de l'autorité et de l'ordre. Bien au contraire. Ma devise personnelle sur cette question, c'est résistance et obéissance. Force est pourtant de constater que nos sociétés deviennent de plus en plus ingouvernables, que l'appareil policier se renforce, que les lois se multiplient, que la convention collective s'épaissit, que les offices de protection pullulent. *Legibus laborabatur*, disait Tacite dans l'étonnante concision de la langue latine. La société romaine, à son déclin, était travaillée, labourée, exténuée par les lois. Le Dr Spock a fait amende honorable. Nous aussi, un jour, nous devons réévaluer la question.

## Le modernisme culturel

1968 se caractérise par un rejet radical du passé et, pour reprendre l'expression de Napoléon par « le terrible esprit de nouveauté \* ». Les amours de Phèdre, l'ambition d'Alcibiade, les rêveries de Platon, le doute d'Hamlet, tout cela, pensent les étudiants, est non seulement sans intérêt mais aussi sans utilité. Du temps perdu. Cette culture bourgeoise empêche même l'éclosion d'une société nouvelle. Partons, disent les étudiants à leurs professeurs, de notre vécu, de ce qui se passe en nous et autour de nous. Aidez-nous à comprendre le monde actuel pour le mieux changer. Les professeurs ont donné leur accord, mais les uns et les autres ont vite compris que le concret, le réel est le plus difficile à analyser. Les discussions tournaient court après quatre minutes et l'on s'est mis à chercher ailleurs. Du côté de la critique.

Le modernisme culturel se caractérise d'abord par un refus de l'humanisme traditionnel. Les sciences humaines et la philosophie ébranlent le mythe de l'homme-sujet et se plaisent à le décrire comme un rouage dans une mécanique. En même temps, à partir des maîtres du soupçon, Marx, Freud et Nietzsche, on procède à une critique radicale des valeurs occidentales et du rôle de l'Occident lui-même. L'Occident se laisse culpabiliser, le doute l'envahit et le plonge dans le désarroi. Nous sommes sans doute la première civilisation qui essaie de survivre ou de s'épanouir à partir de conceptions contradictoires de l'être humain. Ce qui ne simplifie par la tâche des éducateurs.

Si l'on définit la culture comme un répertoire de solutions qui permettent aux membres d'une société de trouver des réponses relativement faciles aux problèmes de l'existence, on pourra croire qu'il y a une crise de la culture quand la classe intellectuelle conteste avec vigueur la plupart des solutions traditionnelles, quand une portion importante de la population les rejette dans son comportement quotidien et quand enfin la nouveauté devient le grand critère de vérité. Plusieurs indices donnent à penser que l'ancien répertoire ne joue plus son rôle et que nous sommes au beau milieu d'une crise de civilisation.

Quel doit être dans ces conditions le rôle des maisons d'enseignement ? L'erreur serait de vouloir pousser à la roue et de contribuer à accélérer le mouvement de fuite en avant de la mentalité moderne. Le besoin de continuité est un besoin essentiel et profond du cœur humain. Les sociétés incapables de tenir ensemble la tradition et le progrès sont des sociétés tendues, énervées et agressives. Le passé n'a pas fait que passer, il a laissé des traces, il a poussé des racines, il a jalousement préservé pour nous la mémoire des Immortels, de ces vénérables grands hommes qui sont, par leurs travaux et leur existence, la gloire de l'humanité. La transmission de la culture ancienne devrait être un des objectifs majeurs de toute éducation. Certes, c'est une rude tâche d'intéresser les étudiants à ce qui leur semble si lointain, inactuel et inutile. Cette situation n'est pourtant pas nouvelle. L'étudiant a toujours été un jeune barbare, rétif et réticent à entrer dans le monde de la civilité. Ce qui est nouveau, c'est l'hésitation et la bouderie des professeurs. Et pourtant cet héritage leur appartient. Nous n'avons pas le droit de les en priver, ils n'ont pas celui de le gaspiller.

Ce serait donc une faute majeure de vouloir faire moderne à tout prix. Daniel Bell a montré, dans les *contradictions culturelles du Capitalisme*, comment la société américaine s'était appauvrie, s'était déboussolée et avait perdu sa cohésion par une volonté quasi morbide de nouveauté et d'originalité. Prenons bien conscience du problème. Les mass-media, les faiseurs d'opinions, la publicité, les promoteurs culturels lancent sur le marché des modes nouvelles, d'autres normes de comportement, d'autres styles de vie ; allons-nous nous mettre à la remorque de tout cela ? Devons-nous essayer de rivaliser, de faire mieux que les autres dans leur domaine ?

\* « J'ai préservé l'Europe du terrible esprit de nouveauté ».

# Grandeur & Misères

---

Je crois que nous ne sommes pas de taille à gagner la bataille culturelle. Nous devons faire autre chose, des choses moins intéressantes, plus austères, mais combien nécessaires. Notre tâche est de former des intelligences, de peupler des mémoires et si possible de nourrir des coeurs afin de rendre des jeunes gens capables de sauver leur âme dans un monde qui fonctionne comme si elle était un handicap.

Mon plaidoyer pour un retour aux humanités classiques (et cela comprend bien sûr les grandes oeuvres de notre époque) doit s'entendre dans la perspective d'une crise de la culture. La solution à cette crise n'est pas dans les changements de structure, n'est pas dans la critique impitoyable du monde contemporain, dans la dénonciation de la publicité, de la propagande, de la technique ou du capitalisme. Ce n'est pas en expliquant les mécanismes de la publicité que l'on met les jeunes à l'abri des pièges de cette publicité, mais bien en leur donnant le goût de nourritures de qualité.

---

## Éros et civilisation

---

1968 marque une coupure radicale par rapport aux valeurs de la période précédente. En réalité le changement s'amorçait depuis la fin de la guerre. Mais, au plus fort de la croissance, on se met à croire que tout est possible. Si la société est mal organisée, c'est dû à la mauvaise volonté des puissants. Marcuse, prophète de cette époque, dénonce l'unidimensionnalité de l'homme soumis au principe de réalité, affirme que la technologie peut transformer cette réalité et laisser enfin, pour la première fois dans l'humanité, une véritable chance au principe de plaisir. Éros, laissé à lui-même, Éros non réprimé donnera une nouvelle civilisation.

Étudiants et professeurs reconnaissent Marcuse comme leur porte-parole. L'Église catholique perd son leadership et beaucoup d'adhérents. Une notion nouvelle fait son apparition, c'est celle de pluralisme. Pluralisme en l'occurrence équivaudra à droit pour chacun de faire ce qu'il veut et deviendra synonyme de permissivité. La libéralisation des moeurs accomplit des progrès considérables sans donner plus de liberté, de sérénité, de bonheur. Cette question doit nous préoccuper. Peut-on croire aux chances historiques des sociétés axées sur le principe de plaisir ?

Daniel Bell a montré comment les disjonctions du monde moderne, en particulier la contradiction entre les exigences éthiques du capitalisme (travail, discipline, épargne etc.) et les invitations de la mentalité hédoniste, rendue possible, provoquée et exaspérée par ce même capitalisme, seraient responsables de la crise de la culture contemporaine. En d'autres termes, par ses vertus le capitalisme aurait permis une société de bien-être et de progrès. Par ses vices, par son appel à la jouissance sans entraves, il détruirait les fondements de cette même société. Après avoir *montré* comment l'avant-garde a fait sauter un à un tous les garde-fous qui assuraient la cohésion de la Société américaine, Bell termine ainsi son chapitre sur la sensibilité des années soixante : « Le modernisme culturel est-il épuisé ou y aura-t-il un tour de roue permettant d'abolir d'autres inhibitions (inceste, pédérastie, hermaphrodisme) ? »

Une enquête conduite par la firme SORECOM en 1980 auprès des étudiants de 16 à 20 ans révèle que leur souci majeur est d'être bien dans leur peau. Dans leur échelle de valeurs, les références à la culture, à ce que l'enquête appelle le spiritualisme, au passé et à l'histoire viennent en dernier lieu. Peu enclins à la compétition, facilement tolérants, ils aimeraient se réaliser en faisant confiance à la spontanéité, à des relations humaines privilégiées, en prenant leurs responsabilités dans des domaines sur lesquels ils ont prise et qui les concernent directement.

# d'un cégep

On nous dit aussi qu'ils souhaiteraient une période de flottement, de mobilité ou d'aventure d'environ cinq ans avant de rentrer dans le rang et de s'établir dans une banlieue avec une famille de deux ou trois enfants. L'épouse travaillerait pour un salaire d'appoint en attendant les enfants qu'on préférerait ne pas confier à des garderies. La principale motivation de leur travail serait le salaire, si bien qu'ils accepteraient, si c'était possible, de vivre sans travailler. Aux loisirs, ils demandent détente, divertissement, évasion, aide à la réalisation personnelle. Une autre façon d'exprimer leur souci d'être bien dans leur peau.

En ce qui concerne la dimension socio-politique, on constate ou bien un sentiment d'impuissance comme par rapport au problème de la faim et de la pauvreté dans le monde, ou bien un manque d'information et d'intérêt face à la complexité du phénomène politique. Quand au syndicalisme, il les laisse sceptiques à cause de ses exagérations. Finale-

ment les jeunes laissent aux autres, à l'État, à l'entreprise, à la publicité, le soin de régler les problèmes de surconsommation, de gaspillage, de pollution etc.

En résumé les jeunes seraient peu contestataires, plutôt satisfaits, modérés dans leurs demandes et leur revendications. Leur idéal serait d'atteindre à un confort relatif, d'avoir une « petite niche à l'abri ». Le fin du fin serait donc d'être bien dans sa peau.

Les étudiants se reconnaissent-ils dans ce portrait-robot ? Sont-ils différents des adultes ou n'ont-ils pas tout simplement traduit le message qui leur a été transmis ? En tant qu'éducateurs, n'avons-nous pas à peu près totalement démissionné face à cette thématique des valeurs ? Oui, je crois que cette question devrait nous préoccuper. On ne bâtit pas une société sur le souci d'être bien dans sa peau.

## Le saladier pédagogique

La pédagogie n'échappe pas à l'effervescence de mai '68. Le refus de la sélection, l'interdiction de faire échouer les étudiants, la pédagogie de la créativité, la demande de reconnaissance de n'importe quel apprentissage, le refus de la compétition, la manie de la scolarisation et du parchemin, la garantie d'un emploi dans la carrière de son choix, (Gérard Filion ironisait dans *LE DEVOIR* en disant qu'il y aurait bientôt autant d'anthropologues que d'esquimaux), l'invasion de l'audiovisuel, l'invitation au respect du rythme de chacun, l'interdisciplinarité, le vécu étudiant, l'alternance études-travail, le happening, l'abondance des méthodes (tutorat, team-teaching, table ronde, coussins par terre, séminaires, cours magistraux etc.) l'affirmation qu'on apprend autant en ne venant pas aux cours et plus en faisant la grève et en sautant les barrières d'autobus, la volonté de faire de l'acte d'apprendre une fête et un plaisir, autant d'aspects et j'en oublie de cette effervescence.

Rien d'étonnant à ce que très bientôt on essaie d'endiguer ce torrent. La taxonomie et la docimologie inspirées du pragmatisme américain tenteront de le faire. Sans succès. Ivan Illich viendra jeter ses brûlots. L'école n'est plus nécessaire, n'est plus

utile. Au contraire elle désapprend. Comme toutes les autres dimensions de la société industrielle, elle a atteint le stade de la contre-productivité. Il faut revenir au « *Do it yourself* » et au « *Serve yourself* ».

Je laisse à chacun le soin d'apprécier ce qui reste de tout ce bouillonnement. Je souligne seulement que dans ce saladier pédagogique il y a le meilleur et le pire et que le pluralisme permet à chacun des professeurs de prendre l'un ou l'autre. J'ajoute surtout que la vie intellectuelle a ses lois internes, transcendantes à n'importe quelle méthode pédagogique. Apprendre demande du temps et de la patience. Apprendre est difficile et suppose que l'on se plie à certaines exigences. Recommencer est une des conditions de la vie intellectuelle. On ne peut rien pour celui qui ne veut pas ou qu'on ne sait pas motiver. Et puis une remarque déplaisante commandée par la dure réalité. Les faux diplômés, les diplômés accordés par faiblesse ne sont pas une marque de bonté. Ils contribuent à disqualifier les vrais diplômés. Ils sont un acte de tricherie intellectuelle.

# Grandeur & Misères

---

## Le Populisme

---

Tout est possible à cette époque. Des pédagogues proclament que l'orthographe et la syntaxe, ces deux précautions, ces deux politesses de la pensée, sont des canaux de répression et que les professeurs ne sont pas des flics. Un haut fonctionnaire du ministère de l'éducation affirme qu'à l'heure de l'audiovisuel le bien écrire n'a plus d'importance. Un commissaire de la CÉCM mène campagne pour que les enfants des milieux défavorisés soient confinés dans leur ghetto en recevant un enseignement qui parte de leurs réalités. (à nous le cognac, pour eux le pepsi). En même temps, les linguistes imposent la notion des niveaux de langage et refusent

de prononcer des jugements de valeur. Un populisme facile envahit la littérature, le théâtre et le monde du spectacle. Encore une fois le monde de l'éducation se met à la remorque. Nos discussions, notre hésitation sur ces questions révèlent la profondeur de notre malaise et un désarroi considérable. Les plus brillants ont trébuché sur des cailloux, ont renié ou caché des convictions, se sont laissé bâillonner par des slogans sur la culture bourgeoise, l'élitisme, la vertu ouvrière. Qui pourra nier qu'en ces années folles, il n'y ait eu une profonde trahison des clercs ? La jonction avec la classe ouvrière ne s'est pas toujours faite au profit de cette dernière. Il reste encore de ce populisme dans nos cégeps.

---

## 1973, l'explosion démographique

---

En 1972-1973 le collège double presque sa population. La décision de devenir un gros cégep fut lourde de conséquences. Des professeurs, lors d'une consultation, avaient suggéré de bâtir un autre collège à Pointe-aux-Trembles afin de garder à celui-ci une dimension plus communautaire. L'argument des beaux laboratoires, de la grande bibliothèque et des meilleurs services l'emporta. Comprendons bien ce qui s'est passé. Un jeune collège, sans aucune tradition, vient de connaître un accouchement difficile et de dures secousses durant ses premières années.

On lui a donné des structures qui, toutes, favorisent l'éparpillement, la superficialité, le nomadisme. Je veux parler bien sûr de la disparition des titulaires, de la courte durée du passage au cégep, de la notion de polyvalence, de la décision de mettre en contact avec le plus de matières possibles dans le moins de temps possible. Le corps professoral a été considérablement rajeuni dans les dernières années, il le sera davantage encore cette année-là. Et à tous les deux ans, la population étudiante se renouvelle presque complètement.

Il est difficile dans ces conditions de créer un sentiment d'appartenance. C'est une faiblesse majeure de l'organisation des cégeps. Il faudra s'en accommoder et tâcher de trouver les correctifs nécessaires. Pour l'instant on échappe difficilement à

l'impression que les uns sont les distributeurs et les autres les consommateurs de la connaissance. Une maison d'enseignement, ce devrait être aussi un milieu de vie, une communauté. On est loin du compte de ce côté-là. Il faudrait étudier ce problème plus profondément.

La question démographique comporte d'autres dimensions, en particulier celle de la démocratisation et celle des rapports entre le professionnel et le général. La démocratisation était un des objectifs majeurs de la réforme scolaire. Elle devait se concilier avec la qualité de l'enseignement. Que faut-il penser du désenchantement général vis-à-vis de l'école ? On le constate, au Canada, en France, aux USA, partout. Il y a autant, sinon plus, de bons élèves qu'autrefois dans nos collèges, mais également il y en a beaucoup plus qui sont moins bons. D'autre part on doit admettre que, sous plusieurs aspects, le système scolaire, dans sa complexité, sa richesse et ses ambitions, les favorise moins. Enfin on ne devrait pas oublier ce que révélait une enquête, conduite avec minutie : 16,5% seulement de nos étudiants sont capables de raisonnement formel. Notre enseignement ne tient pas toujours compte de cette réalité.

Le mariage du général et du professionnel n'a pas tenu, même si le divorce n'est pas encore prononcé. C'était d'ailleurs un mariage de raison. La

# d'un cégep

culture générale apparaît encore comme un luxe ou du temps perdu à beaucoup d'étudiants et à un certain nombre de professeurs du professionnel. D'autre part, les professeurs du général n'ont pas su trouver le

modèle d'enseignement qui convenait à ce type de clientèle. Il faudra dans l'avenir trouver le moyen d'inventer des canaux de communication entre les deux secteurs.

## La croissance économique

1950-1980 sont les années qu'un économiste a appelées les 30 glorieuses. Contentons-nous de relever les principaux phénomènes provoqués par cette croissance fantastique. Une élévation considérable du niveau de vie entraîne une transformation radicale des mœurs et des mentalités, visible surtout par l'éclatement de la famille et la redistribution des rôles masculins et féminins. On note aussi l'apparition de nombreuses nouvelles carrières, une mobilité sociale accrue, l'importance des mass media et du phénomène des loisirs. La concurrence et l'obsession de l'égalité obligent l'État à prendre des responsabi-

lités de plus en plus grandes dans tous les domaines. L'État est ainsi amené à se doter d'équipements coûteux, à gonfler ses effectifs de façon considérable. Les nécessités électorales ou politiques l'obligent à céder aux pressions des groupes les plus puissants, à satisfaire la montée des revendications. Le gaspillage est très considérable, mais cela semble sans importance. La route est libre, le crédit est bon, la modernisation technique augmentera la productivité, il n'y a vraiment pas de problème. Cela ressemble à une course folle. Le secteur non productif grossit de façon très considérable.

## La vie syndicale

Un coup d'oeil sur la courte histoire de notre cégep suffit à convaincre que les luttes syndicales ont été très dures. L'électoratisme des partis politiques, une solidarité parfois volontaire, souvent forcée et quelquefois tactique, ces deux facteurs ajoutés à l'habitude de régler les conflits d'allégeance professionnelle, pédagogique et syndicale en faveur de cette dernière ont permis une amélioration considérable des conditions de travail. En même temps, le syndicat réussissait à prendre le contrôle de la pédagogie, d'abord en assurant une impunité à peu près complète à ses membres, ensuite en contrôlant la commission pédagogique, la vie départementale et la nomination des professeurs au conseil d'administration, enfin en s'assurant, à toutes fins utiles, un droit de veto sur la plupart des initiatives des autorités locales ou gouvernementales. C'est une anomalie, mais ce n'est pas la seule. La plus visible est sans doute l'importance prise par la convention collective qui exige un investissement fantastique en temps, en énergie, en ressources humaines et financières pour des résultats d'une désolante médiocrité. La conséquence la plus importante n'est pourtant pas là ou plutôt elle s'inscrit dans la logique de cette première anomalie. L'effet le plus dramatique des luttes syndicales se trouve à coup sûr dans la transformation des mentalités qu'elles ont provoquée.

Il m'arrive de penser qu'elles ont réussi à paralyser, à engourdir une profession où dominait l'esprit d'initiative, le sens du service, la capacité de la gratuité. En tout cas elles ont contribué à créer une génération de mécontents, elles sont responsables de cette mentalité juridique qui pourrait les maisons d'enseignement : on peut aussi leur attribuer le départ d'un bon nombre d'excellents éléments, le découragement et le décrochage discret de plusieurs autres qui se sont réfugiés dans une attitude de fonctionnaires, au mauvais sens du terme.

On dira que j'exagère en ne soulignant pas les responsabilités des autres parties. Je refuse cette dérobade. La mentalité d'affrontement, c'est nous qui l'avons voulue, c'est nous qui l'avons cherchée. Nous nous sommes mis à la remorque du syndicalisme ouvrier dans ce qu'il avait de plus équivoque, c'est-à-dire, son inspiration marxisante : nous n'avons jamais voulu admettre que le syndicalisme du secteur public était différent du syndicalisme d'entreprise : nous avons toujours parlé de l'État comme s'il était l'État des autres ; nous avons toujours pratiqué une solidarité tribale, étroite et mesquine : nous avons toujours parlé des patrons comme s'ils étaient a priori des exploités, des gens qui se levaient le matin en se demandant

# Grandeur & Misères

---

comment ils s'y prendraient pour mieux nous écœurer. C'était peut-être utile pour les luttes syndicales. À long terme, et pour notre profession et pour l'ensemble de la société, c'est tragique.

Il nous faudra donc être capable de faire comprendre aux officiers de la CSN que nous en avons assez de leur langage absolument primaire ; il nous faudra, ce sera encore plus difficile, essayer de nous sortir de cet immense appareil bureaucratique et centralisateur que sont devenues les machines syndicales, créées en riposte à des appareils gouvernementaux aussi coûteux, inefficaces, inutiles et même nuisibles.

En réalité, si j'ai été injuste envers le syndicalisme, ce n'est pas dans la description que j'ai faite plus haut, mais bien plutôt parce que j'ai omis de souligner qu'au fond le syndicalisme tel qu'il est pratiqué n'est que l'illustration des mœurs ou de l'esprit de notre époque, caractérisée par l'ampleur, l'intensité, l'intransigeance des revendications.

Chaque époque possède un esprit-principe qui lui donne sa physionomie particulière. L'Antiquité s'organisait autour du principe de hiérarchie, le Moyen Âge reposait sur le serment, le monde mo-

derne conçoit les rapports humains sous le mode du contrat. L'esprit-principe comporte également son envers ou sa perversion. L'esclavage dégrade le principe de hiérarchie, l'abus du privilège fausse le sens du serment féodal, la revendication durcit et pervertit la notion de contrat. Carl Jung a fait remarquer qu'à l'avènement de notre ère, « chaque Romain était entouré d'esclaves. L'esclave et sa psychologie submergeaient la vieille Italie et chaque Romain devenait intérieurement, sans le savoir, un esclave ; il vivait dans une atmosphère d'esclaves et leur psychologie s'emparait de lui par une influence inconsciente. Personne ne peut se protéger contre de telles influences ».

Bien sûr, il ne faut pas s'étonner qu'un syndicat, voué à la défense des intérêts de ses membres, fasse valoir des revendications. Mais on doit aussi prévoir des parades afin que la logique de la revendication n'aille répandre partout ses fruits amers, le mécontentement, l'amertume, le ressentiment, la méfiance et la dérobade devant ses responsabilités. Quelles sont ces parades, sinon la conscience professionnelle, l'autonomie personnelle, le refus de prendre des gens en otage, la capacité de dépasser les particularismes et peut-être aussi une solide culture ?

---

## Professeurs et étudiants, qui sommes-nous, qui sont-ils ?

---

Au temps de « l'Ancien Régime », on disait de l'enseignement que c'était un sacerdoce, une fonction sacrée. Sacrée parce qu'on s'adressait à des enfants de Dieu, mais aussi parce qu'il s'agissait du plus difficile et du plus important, la formation de la personnalité. En ce temps-là on parlait du professeur comme d'un maître ou d'un guide et l'on insistait sur les notions de service et de responsabilité. On croyait que l'éducation devait former l'intelligence mais aussi et surtout le caractère. Professeurs d'aujourd'hui, nous avons banni ce langage qui portait parfois illusions et méprises. Qu'avons-nous mis à la place, comment nous percevons-nous aujourd'hui, comment sommes-nous perçus par notre entourage ?

Nous sommes des intellectuels. Pas nécessairement des gens plus intelligents que les autres ou même des gens qui font métier d'intelligence, mais des gens qui ont un rapport essentiel aux mots, aux idées, aux signes, aux chiffres. Nous sommes, même

les professeurs de sciences ou du secteur professionnel, terriblement menacés par l'abstraction et par tous les pièges qu'elle entraîne. Nous devons donc connaître nos faiblesses naturelles, le besoin d'avoir raison, la sensibilité aux modes, la volupté de jouer avec les mots et les idées, le dilettantisme, la capacité de prouver n'importe quoi ou de démolir les thèses les mieux construites, le dogmatisme, l'irréalisme, l'hermétisme, le pédantisme, le négativisme. La dignité de l'être humain, c'est sans doute de connaître et de comprendre ; c'est donc une grande mission que d'aider à connaître et à comprendre. C'est la nôtre. Nous nous en acquittons mal quand nous n'évitons pas les pièges que je viens de mentionner.

Ce qui nous caractérise en second lieu, c'est notre diversité : idéologique, spirituelle, culturelle. Il y aurait intérêt à faire la sociologie des professeurs de cette maison. Cette diversité pourrait être une

## d'un cégep

richesse. Actuellement, je crois qu'elle ne l'est pas. Nous essayons de la camoufler et de la bénir en la couvrant d'une étiquette qui ne veut rien dire, celle de pluralisme. Nos différences tournent au conflit latent ou ouvert, dressant des barrières insurmontables. L'échange est difficile, l'indifférence est une solution fréquente. Posons-nous une question très simple. Serions-nous capables de tenir des journées pédagogiques, de réfléchir ensemble sur le sens de notre action ou sur quelque autre thème que ce soit ? Une expérience comme celle de ce soir est un pas dans la bonne direction.

Nous sommes aussi des syndiqués. On nous a dit, et certains d'entre nous le répètent volontiers, qu'il n'y a pas de conflit entre nos allégeances professionnelles, notre engagement syndical et le service de la vérité. Nous savons bien que ce n'est pas toujours le cas et que chacun établit ou se laisse imposer ses priorités et sa hiérarchie. Il y aurait lieu à ce chapitre d'apprécier notre contribution à l'approfondissement ou au renouvellement de la pratique ou du discours syndical.

Nous sommes également des professeurs du niveau collégial. Avons-nous déjà pensé à ce que signifie le fait d'enseigner à des jeunes gens de 17 et 18 ans ? Plus que nous le croyons et pour toutes sortes de raisons, ces jeunes gens sont à la recherche de maîtres, de guides, de modèles d'identification. Sur ce point nous ne les aidons absolument pas, sauf en de rares exceptions. Ce n'est d'ailleurs pas notre faute. Le cégep est une grosse boîte qui a voulu reproduire toutes les caractéristiques de la grande cité, l'anonymat, l'isolement, le nomadisme, les contacts superficiels. Ici comme dans la cité la foule est le personnage principal. Quand nous voudrions faire quelque chose de sérieux en éducation, nous commencerons par réfléchir sur le phénomène de la foule.

Nous devons savoir enfin que notre crédibilité est plutôt mince. En partie par notre faute, également parce qu'on attend trop de l'école et parce qu'on aime bien aujourd'hui rejeter la responsabilité de ses malheurs ou de ses échecs sur le dos des autres.

Distinguons enfin des catégories de professeurs. La première sera celle des engagés, avec une nécessaire sous-division entre les militants politiques ou syndicaux et les impliqués à fond dans leur profession. Une seconde catégorie sera celle des fonctionnaires. Ceux-là accomplissent leur boulot avec sérieux et responsabilité mais ne veulent rien faire ou savoir de plus. Il y a aussi les décrochés et les parasites. Ils profitent au maximum de la grande liberté qui leur est accordée. Ce sont des « drop-out » de l'intérieur. Lassitude, écœurement, perte de foi en leur travail, cynisme, qu'est-ce qui explique ce décrochage ? Comment peut-on vivre sans aimer son travail ? Quel hobby les tient encore en vie ? Restent enfin les dériveurs. Ils flottent, hésitent, s'accrochent aux modes qui passent, s'étourdissent en dansant autour de la convention collective ; ils aimeraient bien qu'on leur indique une direction.

Quelque chose nous réunit pourtant, c'est la pratique de notre métier, c'est la pédagogie. Qu'est-ce que la pédagogie ? Le mot l'indique bien, c'est l'art de conduire les enfants, l'art de guider les jeunes. Vers quoi ? Voilà bien la question. Nous la compliquons inutilement. La réponse sera toujours la même. Vers les vérités admises de la science, vers les chefs-d'œuvre de la littérature et de l'art, vers les normes de la moralité, vers la bonne doctrine religieuse pour qu'ils puissent réfléchir sur le sens de cette existence, vers la maîtrise d'une pratique, écriture, dessin, musique, vers la connaissance d'un métier. Le vrai pédagogue est un intermédiaire entre le « ciel », « le ciel », au sens platonicien du terme, le monde idéal des valeurs et le monde réel des hommes vivants. Il est l'intermédiaire pour les jeunes qui sont au commencement de leur vie.

# Grandeur & Misères

---

Ces jeunes gens, qui sont-ils ? On devrait aussi faire leur typologie. Tout professeur sait bien qu'il a dans sa classe trois groupes d'élèves. Le premier, qui est notre consolation, comprend et s'intéresse à ce qu'il fait. Le second répond, en rouspétant aux exigences du professeur, investit un peu plus dans son champ de concentration et attend, en soupirant, la fin d'un mauvais moment. Il y a enfin les traînants, ceux qui nous auront par la ruse, par la force d'inertie, à l'usure ou de toute autre manière. Tous ces étudiants sont possédés par la hantise du diplôme, qui est le seul sauf-conduit de notre société. Ils sont également soumis à un enseignement indirect, à une imprégnation culturelle qui les marque au plus haut point. C'est tout le problème de la concurrence culturelle, dont j'ai déjà parlé. Est-il possible de rivaliser avec ces maîtres du verbe que sont les publicitaires et les propagandistes, les prophètes et les gourous, les as de la télévision et des loisirs de masse ? Nos concurrents la déguisent, la maquillent et la tronquent. Parfois même ils la soumettent à des critères de rentabilité. On ne s'étonnera donc pas que l'enquête SORECOM ait révélé que leur souci majeur, c'est d'être bien dans leur peau. Objectif

louable peut-être, mais, s'il n'y a que cela, nos sociétés ne tiendront pas longtemps. Et l'éducation doit certes viser plus haut. Je n'insiste pas sur ces détails. Vous les connaissez aussi bien que moi.

Voilà en tout cas un défi de taille. Trouverons-nous un stimulant, une consolation à la pensée que la situation n'est pas si nouvelle après tout. L'étudiant a toujours été, dans la majorité des cas, un jeune barbare rétif à l'étude et indifférent aux richesses de la tradition culturelle. Notre tâche est précisément de vaincre cette indifférence. Il faut aussi penser qu'il y a deux moments ou plutôt deux formes d'éducation. La première se donne sur les bancs d'école ou de collège. Malgré tous les efforts des maîtres, elle est toujours plus ou moins vécue sous le mode du reflet. La seconde est celle que l'on se donne à soi-même quand on a fini ses études. La première est nécessaire, la seconde est indispensable et elle est la seule véritable éducation. Ici, on a souvent d'heureuses surprises. Nos responsabilités sont donc limitées, mais il faut les prendre, car nous sommes nécessaires.

---

## Conclusion

---

En conclusion, je voudrais simplement souligner que nous n'avons pas connu cette période d'état de grâce, cette chance des commencements, cette lune de miel qui permet les bons départs. L'accouchement a été difficile, la croissance a été bousculée. Le temps est sans doute venu de faire une pause. Notre cégep aura bientôt 15 ans. Dans les communautés, les vrais problèmes arrivent après la dixième, la quinzième année. Peut-être avons-nous commencé à l'envers. Les meilleurs jours seraient donc devant nous. Il faudra le vouloir avec acharnement. Quantité de facteurs jouent contre nous. Je pense parfois que le cégep, dans sa conception même, est une profonde erreur. Mais il ne sert à rien de gémir sur le lait renversé. Notre tâche n'est pas insurmontable. Nous avons des ressources financières et, surtout, humaines considérables. Nous pouvons, si nous le voulons, mais ce sera difficile, faire refuser des jugements comme celui-ci, partagés actuellement par

un grand nombre de personnes. « La foi dans le pouvoir merveilleux de l'enseignement est l'une des composantes les plus durables du progressisme ; elle fut assimilée même par les idéologies hostiles à ce dernier. Pourtant, la démocratisation de l'enseignement n'a pas accompli grand-chose qui justifie cette foi. Elle n'a, ni permis au peuple dans son ensemble de mieux comprendre la société moderne, ni amélioré la qualité de la culture populaire, ni enfin réduit l'écart entre les riches et les pauvres. En revanche, elle a contribué au déclin de la pensée critique et à l'abaissement des niveaux intellectuels. Cette situation nous oblige à nous demander si l'éducation de masse, en fait — et comme les conservateurs l'ont toujours affirmé —, n'est pas incompatible avec un enseignement de qualité\* ». »

\* Christopher Lasch, *Le complexe de Narcisse*, chap. 6. La décadence du système éducatif.